elle eût employé plusieurs jours à se préparer.

Nous ignorons, bien entendu, les détails de cette confession, mais nous en connaissons une autre qu'elle a écrite elle-même dans les termes suivants, et qui ne peut être différente de celle qu'elle avait faite au ministre de Dieu.

“ Je me sens coupable, ô mon divin époux, d'un nombre innombrable de péchés et de fautes cachées ; mais voici ceux qui me paraissent vous avoir particulièrement déplu. Vous savez, ô mon chaste Epoux, qu'à l'époque où votre divine bonté m'appela par une grâce extraordinaire pour vous suivre dans une vraie pureté, (j'avais alors dix-neuf ans), lorsqu'elle m'eût fait voir que je me trompais dans la créance que j'avais d'être dans un état parfait, j'examinai si je ne retournerais pas dans la route du monde et dans la condition de laquelle vous m'aviez délivrée. La tentation, sous une raison spécieuse de nécessité apparente, à cause des grandes affaires que j'avais sur les bras, et desquelles il me semblait que je ne me pouvais tirer, m'ébranla et m'eût emportée si, par votre immense bonté, vous n'eussiez mis votre Esprit dans la bouche d'une bonne fille, ma compagne de dévotion, qui, ignorant mes affaires, et, je crois sans avoir connaissance de ce

qui m'occupait, me dit dans un entretien familier : Il faut être tout à Dieu. Ce mot me frappa vivement le cœur et me donna tout d'un coup une lumière qui affermit mon esprit dans vos voies, sans quoi, ô mon divin Epoux, ma volonté allait succomber, et tout cela n'a point arrêté le torrent de vos miséricordes.

“ O ma vie, vous savez encore qu'en deux autres occasions, je m'amusai à de certaines complaisances qui tenaient de l'esprit de nature, et que, sous l'ombre du bien, j'y croupis quelque temps, et qu'enfin, si votre bonté ne m'en eût tirée, j'aurais étouffé l'esprit de grâce par lequel vous me conduisiez si amoureusement.

“ Ah ! que j'ai de douleur, et combien je mérite d'enfers pour châtement de mes infidélités !

“ Une autre fois, étant religieuse, je fis, il me semble, un acte d'hypocrisie, en allant prier ma supérieure de m'humilier. Je crois qu'elle m'eût bien mortifiée de me prendre au mot, car je pense que mon intention n'était pas pure ; j'avais un orgueil secret qui me faisait agir.

“ Une autre fois encore, sous ombre d'amour de la justice, j'allai donner un avis à ma supérieure, et ce n'était au fond que par une vertu plâtrée, ou plutôt c'était l'orgueil qui me faisait